

Mais M. Violette se rappelle ses sempiternelles années de bureau et tout le mal qu'il s'est donné pour deviner ce fameux rébus, resté célèbre dans l'administration, celui qui représentait d'abord un jeune lapin satisfaisant un besoin impérieux, puis un jeu de piquet avec la retourne, usqué d'un E majuscule, ce qui signifiait : *Lapereau vidant sa panse. E atout.* (La Providence a pensé à tout.)

Est-ce qu'Amédée va perdre sa jeunesse à déchiffrer des rébus ? M. Violette rêverait pour son fils, si c'était possible, une carrière plus indépendante, où il pût montrer de l'initiative. Le commerce, par exemple ? Oui ! c'est plein d'avenir, le commerce. À preuve, l'épiciier d'en face, un naïf qui n'a pas assez donné de coups de pouce, probablement, et qui vient de se pendre dans son arrière-boutique, plutôt que de faire faillite. M. Violette verrait avec plaisir son fils dans le commerce. S'il entrait chez M. Gaufre ? Pourquoi pas ? Le jeune homme pourrait devenir, par la suite, l'associé de son oncle, faire fortune.

M. Violette en parle à Amédée.

— Si nous allions voir ton oncle Isidore, dimanche matin ? ...

L'idée de vendre des chasubles et des chemins de croix ne sourit guère à Amédée, qui cache au fond de son tiroir un petit cahier plein de sonnets et qui roule dans sa tête un plan de drame romantique, où l'on dira : "Pâques-Dieu !" et "Mes-seigneurs !" Mais, avant tout, il veut contenter son père. Il est si heureux de s'apercevoir que, depuis quelque temps, M. Violette s'intéresse davantage à lui, résiste un peu à sa funeste habitude. Le jeune homme se laisse donc faire. Le dimanche suivant, à midi, il se présente rue Servandoni, accompagné de son père.

Le "bondieusard" les reçoit avec honne et humeur, ma foi ! Il arrive de la grand-messe et vient de se mettre à table. Il leur propose même de l'imiter et de goûter à ses rognons sautés, un des triomphes de Bérénice, qui sort le déjeuner avec des mains chargées de bagues.

Mais les Violette ont déjeuné ; et l'employé expose sa requête.

— Oui ! — dit l'oncle Isidore, — Amédée pourrait entrer dans la maison. Seulement, vous savez, Violette, ce serait toute une éducation à refaire... Il faudrait commencer par le commencement, suivre la filière... Oh ! le garçon ne serait pas mal traité ! Il prendrait ses repas avec moi, n'est-ce pas, Bérénice ! ... Mais, d'abord, il faudrait trimer un peu, comme moi, quand j'ai débarqué de ma province, apprendre le travail du magasin, ficeler les paquets...

M. Violette regarde son fils et s'aperçoit qu'il a rougi de honte. Le pauvre homme reconnaît son erreur. À quoi bon avoir ébloui M. Patin, en pleine Sorbonne, en lui citant, sans broncher trois vers d'Aristophane, si c'est pour devenir homme de peine et emballer ? Allons ! Amédée bâillera devant les cartons verts et piochera les rébus de l'*Illustration*. C'était écrit !

On prend donc congé de l'oncle Isidore.

— Nous y réfléchirons, monsieur Gaure, et nous reviendrons vous voir.

Mais, à peine Bérénice a-t-elle refermé la porte sur eux :

— Il n'y a décidément rien à attendre de ce vieil égoïste, — dit M. Violette à son fils, — et nous irons voir demain mon chef de division, M. Courtet, à qui j'ai parlé de toi, à tout événement.

C'est un assez brave homme, ce chef de division. Oh ! trop de morgue et d'empois, bien sûr ; sa rosette rouge, large comme une pièce de quarante sous, crève les yeux, et il est bien imprudent de rester si longtemps adossé à la cheminée, les jambes cartées, car il va certainement brûler le fond de sa culotte. Mais n'importe ! il a des entrailles. Il s'est aperçu de la piteuse décadence du père Violette, "un pauvre diable, qui n'atteindra pas l'âge de la retraite." Distributeur de ronds de cuir, M. Courtet en réservera un pour Amédée. Dans huit jours, le jeune homme sera nommé employé auxiliaire à quinze cents francs par an. C'est promis, c'est fait.

Pouah ! l'écrasante chaleur du poêle ! Fi ! la puanteur des

papers moisés ! Et pourtant, Amédée n'a pas à se plaindre. On aurait pu lui donner des chiffres à aligner pendant cinq heures de suite. Il doit à la bienveillance de M. Courtot d'avoir été mis d'emblée à la correspondance. Aussi creuse-t-il son protocole et devient-il rapidement très fort en politesse officielle. Il sait maintenant la nuance délicate qui existe entre "la considération distinguée" et "la considération la plus distinguée", et il a mesuré l'abîme qui sépare une "assurance d'une hommage".

En somme, Amédée s'ennuie, mais il n'est pas malheureux car il a du temps pour rêver.

Le matin, il se rend à son bureau par le plus long, en cherchant à faire rimer "jour" et "amour" sans accoucher d'une platitude, ou bien il songe au troisième acte de son drame mil-huit-cent-trentesque et à la grande scène d'amour qui doit s'y passer au pied du gibet Montfaucon. Le soir, il va chez les Gérard, tous réunis autour de la lampe, dans la salle à manger, le père lisant son journal, les trois femmes tirant l'aiguille, et il bavarde avec Maria, qui lui répond, la plupart du temps, sans lever les yeux de son travail, peut-être parce que elle se doute, la coquette, qu'Amédée admire ses beaux cils baissés.

C'est en son honneur, en effet, qu'Amédée a rimé ses premiers sonnets, et il l'adore, bien entendu. Mais il est amoureux aussi des demoiselles Lantz, qu'il voit quelquefois chez Madame Roger, et qui, l'autre dimanche soir, avaient, toutes les trois, une rose dans leurs cheveux, ce qui les faisait ressembler à ces Panthéons en biscuit que les pâtisseries mettent en montre, les jours de grandes fêtes. Si Amédée était présenté aux onze mille vierges successivement, elles lui inspireraient onze mille désirs. Il y a aussi la bonne des gens du second, dont le regard de côté le trouble quand il la rencontre dans l'escalier, et son cœur défaille chaque fois qu'il tourne le bec de cane d'une boutique de la rue Bonaparte, où une mercière insidieuse et blonde le force toujours à choisir des gants sang de bœuf, qu'il a en horreur. Amédée est bien jeune ne l'oubliez pas ; il est amoureux de l'amour.

D'ailleurs, extrêmement timide, il n'a jamais eu l'audace de dire à la jolie mercière qu'il aimerait mieux des gants vert-bronze, ni la témérité de montrer à Maria Gérard les sonnets qu'il continue à composer pour elle, et où il met à présent "amours" au pluriel afin de faire rimer ce mot avec toujours ce qui est déjà un perfectionnement. Jamais il n'a même osé répondre au regard en coulisse de la petite bonne du second, et il a eu bien tort de se gêner ; car, un beau matin, en passant devant la boucherie, il voit le garçon étalier regarder vivement la fillette en lui disant avec galanterie un peu vive sur son joli petit aloyau.

Parfois, entre la sortie du bureau et le dîner, Amédée va voir son ami Maurice, qui a obtenu de madame Roger — ô faiblesse maternelle ! — la permission de se loger au Quartier Latin, "pour être plus à la portée de l'École de Droit."

Dans un petit entresol, très bas de plafond, de la rue Monsieur-le-Prince, Amédée aperçoit, au fond d'un nuage de tabac turc, l'élégant Maurice, en veste écarlate, étendu sur un large divan. En entrant là, Amédée aspire un capiteux effluve de luxe et de volupté. Il y a des tapis épais, des livres de poètes, joliment reliés, sur les tablettes d'une crédence, un piano toujours ouvert. Un relent de fine parfumerie se mêle à l'odeur de la cigarette, et, sur le velours de la cheminée, Mlle Irma, la favorite du maître de céans, a laissé le roman à la mode, en marquant avec une épingle à cheveux la page interrompue.

Amédée passe là une heure exquisite. Maurice l'accueille toujours avec sa joyeuse bonté, où se sent à peine une nuance de protection. Il se promène dans la chambre, son torse fin bien moulé dans son veston rouge, allumant et jetant ses cigarettes, s'assied deux minutes au piano et joue un sanglot de Chopin, ouvre un livre et déclame une belle page, montre ses albums à son ami, lui fait dire quelques-uns de ses sonnets, les applaudit, effleure tout enfin sans appuyer ; et Amédée est de plus en plus conquis par cette grâce légère et diletante.